

Séquences

La revue de cinéma

Roy Dupuis : Au-delà des apparences

Élie Castiel

Numéro 229, janvier–février 2004

URI : id.erudit.org/iderudit/48208ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2004). Roy Dupuis : Au-delà des apparences. *Séquences*, (229), 42–43.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

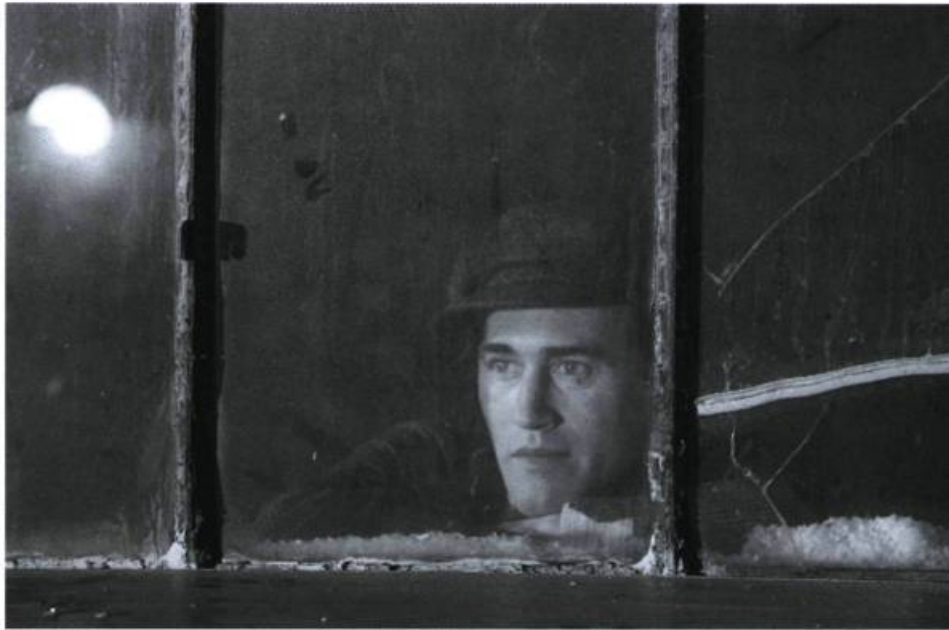
érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Roy Dupuis

Au-delà des apparences



Roy Dupuis dans une scène de *Jack Paradise* (Les Nuits de Montréal)

*Exceptionnellement, nous avons décidé de donner la page couverture à un film que nous n'avons pas encore visionné. Pour justifier notre choix, nous nous sommes engagés à vous livrer une entrevue. Nous avons préféré l'entreprendre avec le comédien qui incarne le personnage principal du film. Il s'agit de Roy Dupuis. Le film : *Jack Paradise* (Les Nuits de Montréal), de Gilles Noël, déjà remarqué, notamment dans *Erreur sur la personne*. Nous avons découvert un Roy Dupuis totalement débarrassé de son statut de sex-symbol. Honnête, sincère, généreux, fiable, il s'est plié au jeu parfois ingrat de l'interview. En attendant la sortie du film, en février 2004...*

Élie Castiel

Comment débute cette aventure cinématographique ?

Disons qu'elle a des origines théâtrales. Cela remonte à l'époque où j'étais étudiant au secondaire V. J'habitais à Saint-Rose (Laval) avec ma mère, professeure de piano. Un jour, une de ses anciennes élèves, accompagnée de son copain, est venue nous rendre visite. Comme le couple ne voulait pas passer la soirée à la maison, nous sommes allés voir le film *Molière*, d'Ariane Mnouchkine. À la sortie du cinéma, je savais déjà ce que je voulais. Au collège, j'étudiais les sciences pures. Et pourtant, ce jour-là, après avoir assisté à la simple projection d'un film, j'ai opté pour le théâtre. Avec une copine, nous avons monté *Le Malade imaginaire*, de Molière. Par un concours de circonstances, je me suis retrouvé à l'École nationale de théâtre où je suis resté pendant quatre ans.

Et puis vous entamez une carrière à la télévision et au cinéma.

Entre les deux formes d'expression pour un comédien, le théâtre et le cinéma, laquelle vous met plus à l'aise et vous permet d'être plus combatif ?

Je dois avouer que je m'ennuie du théâtre, particulièrement des répétitions. Car c'est là un processus de création incroyablement édifiant. L'art de jouer sur la scène permet au comédien d'explorer différentes avenues, de foncer sur plusieurs directions, de voir les différentes facettes d'un personnage. Au cinéma, il ne possède pas assez de temps pour établir ces liens particuliers. Sans oublier

qu'au théâtre, il y a une pression que je trouve saine et énergique. Par contre, au cinéma, on peut grandement apprécier le côté immédiat de la création filmique. Au théâtre, elle est presque indicible lorsqu'on joue sur scène.

Très jeune, vous avez commencé une carrière cinématographique, que vous poursuivez d'ailleurs, avec des réalisateurs de renom.

Cette particularité, accompagnée d'attributs corporels non négligeables, vous a octroyé dès le début un statut de sex-symbol.

De quelle façon assumez-vous cette dualité ?

En effet, il y a l'acteur, et il y a l'image publique. Pourtant, je crois faire bien des efforts pour que la représentation que le public se fait de moi ne tarisse pas mes véritables intentions. Mais au même temps, cela dépend de qui regarde. Parfois, un premier regard, une première impression peuvent demeurer ancrés dans l'imaginaire collectif.

Sur ce point, je suppose que vous n'acceptez pas la majorité des rôles qu'on vous propose.

Il y a l'art, bien entendu, mais aussi l'argent. Souvent, on est obligé, notamment au début d'une carrière, d'accepter d'incarner des personnages que plus tard, on aurait refusés. Mais très vite, je me suis habitué à lire les scénarios avant d'accepter de jouer. J'en ai même refusé. Il y a le personnage, bien sûr, mais aussi le récit. Il faut qu'il m'intéresse quitte à ce que le personnage ressemble à

celui que j'ai incarné précédemment. Dans un sens, un acteur est un serviteur. Il doit être au service du réalisateur, émotivement et surtout intellectuellement. À partir du moment où je lis un scénario qu'on me propose et qui me plaît, il est impératif que je rencontre le réalisateur pour qu'on partage des idées sur le personnage. La qualité première d'un réalisateur, c'est de faire en sorte que les personnages transportent le récit, l'histoire qu'il veut raconter. Pour ma part, une fois le costume endossé, une fois le personnage incorporé, mes idées deviennent claires et précises. Le dialogue est possible.

Selon le film, arrive-t-il qu'un personnage demeure en vous longtemps après le tournage ?

Absolument. Il y a parfois des personnages accaparants qui ne vous quittent plus. Ce fut le cas, entre autres, de celui que j'incarnais dans *Being At Home With Claude*, de Jean Beaudin. Yves m'a poursuivi pendant longtemps.

L'univers de nuit constituait également un espace social où les barrières raciales n'existaient plus.

C'est tout à fait vrai. Jack Paradise, le personnage principal, est un passionné de musique jazz, la musique de Noirs d'Amérique. Dès le début de sa carrière, il a une profonde admiration pour un peuple qui a contribué admirablement à l'essor de la culture. Pour rendre ce personnage crédible, j'ai suivi un processus d'intellectualisation. J'ai procédé à une structure de la pensée. De par le scénario, je savais déjà qu'elles étaient ses valeurs, son mode de vie, sa dynamique sociale et artistique. Jack est un artiste, un musicien, un extrême de la société. Cela m'a permis d'aller plus loin dans mon personnage, de lui donner une certaine audace. Jack est aussi un silencieux, un être intérieur. Il s'exprime par le piano.

Vous l'avez donc permis de germer.

En effet. Et petit à petit, je l'ai laissé décanter ses idées, ses gestes, ses interrogations. C'est à ce moment que le personnage me pos-

sédait. Par ailleurs, je ne me suis pas senti obligé de voir jouer des acteurs de cette époque. Inconsciemment, par contre, il est possible qu'un vieux film que j'ai eu l'occasion de voir m'ait laissé une certaine influence.

Dans le domaine du long métrage, c'est surtout au Canada que vous avez joué. Est-ce que tourner ailleurs vous intéresse ?

C'est bien simple, ici, c'est chez moi. C'est ici que je me sens le mieux. J'aime voyager, mais pour l'instant, j'aimerais jouer dans un film d'auteur, ici,



L'univers nocturne de Jack Paradise (Les Nuits de Montréal)

Dans Jack Paradise (Les Nuits de Montréal), votre tout dernier film où vous tenez le rôle principal, l'action se passe à une époque que vous n'avez pas connue. Comment vous êtes-vous inspiré pour mener à bien votre mission ?

J'ai vu énormément de films d'archives. Ce que j'ai découvert et que je ne connaissais absolument pas, c'est la folie qui régnait à cette époque dans l'univers nocturne. Comme si les interdits imposés par la puissante force religieuse de l'époque explosaient une fois la nuit venue. Les oiseaux de nuit avaient un appétit féroce pour la vie. Une fois les lumières du soir allumées, ils devenaient de vrais déchainés.

localement. Il y a, bien sûr **Jack Paradise**, mais aussi **Monica-La-Mitraille**, de Pierre Houle (dans lequel j'ai un petit rôle) et **Manners of Dying**, d'après une nouvelle de Yann Martel et premier long métrage de Jeremy Peter Allen, où je joue le personnage principal dans ce film tourné au Québec, en anglais.

Cela vous tient vraiment à cœur.

Absolument. Le cinéma d'auteur, c'est vraiment là que ça se passe... **ES**